



Si le roi savait

If the king knew

François Briatte, Isabelle Bruno, Guillaume Carnino, Béatrice Cherrier, Cynthia Colmellere, Denis Colombi, Marine Dhermy-Mairal, Christopher Donohue, Stéphane Dufoix, Volny Fages, Jean Frances, Yann Giraud, Christophe Granger, Olessia Kirtchik, Jérôme Lamy, Sébastien Plutniak, Daniel Poitras, Arnaud Saint-Martin et Oliver Schlaudt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traces/8995>

DOI : 10.4000/traces.8995

ISSN : 1963-1812

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 89-98

ISBN : 979-10-362-0146-2

ISSN : 1763-0061

Ce document vous est offert par Université de Lille



Référence électronique

François Briatte, Isabelle Bruno, Guillaume Carnino, Béatrice Cherrier, Cynthia Colmellere, Denis Colombi, Marine Dhermy-Mairal, Christopher Donohue, Stéphane Dufoix, Volny Fages, Jean Frances, Yann Giraud, Christophe Granger, Olessia Kirtchik, Jérôme Lamy, Sébastien Plutniak, Daniel Poitras, Arnaud Saint-Martin et Oliver Schlaudt, « Si le roi savait », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], #18 | 2018, mis en ligne le 20 mai 2019, consulté le 19 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traces/8995> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.8995>



Tracés est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Si le roi savait

F. BRIATTE, I. BRUNO, G. CARNINO, B. CHERRIER,
C. COLMELLERE, D. COLOMBI, M. DHERMY-MAIRAL,
C. DONOHUE, S. DUFOIX, V. FAGES, J. FRANCES,
Y. GIRAUD, C. GRANGER, O. KIRTCHIK, J. LAMY,
S. PLUTNIAK, D. POITRAS, A. SAINT-MARTIN
ET O. SCHLAUDT

Si le roi savait
La vie que nous menons
Quitterait son palais
Se ferait compagnon.
Chant fredonné par les compagnons papetiers et
imprimeurs dans les ateliers, à la fin du XVIII^e siècle
(Poitrineau, 1997)

Du cœur à l'ouvrage

Comité de rédaction artisanal nous sommes et nous voulons rester ! Artisanal : le terme est aujourd'hui à la mode – des pseudo-jambons *made in terroir* aux ronds de serviette polis à la main, jusqu'à l'engouement pour les *makers*. Il n'en reste pas moins souvent connoté négativement, par son opposition au mode de production industriel. Automatisé, normalisé, ce qui est produit en grande série serait plus sérieux parce que fiable, reproductible, quantifiable, éprouvé et validé. En un sens, on pourrait même considérer que, dans l'imaginaire collectif, du point de vue de la qualité, l'artisanal et le professionnel sont radicalement en tension : à la cuisine interne, aux recettes improvisées, peu reproductibles, s'opposeraient la transparence et la compétence, en un mot la véritable maîtrise. L'artisanat, qui continue d'être associé au travail manuel, est également dévalorisé au regard du travail intellectuel, auquel devraient se cantonner les chercheurs dès lors qu'il s'agit de publier des articles scientifiques. Notre pratique d'édition de *Zilsel*, revue centrée sur les études des sciences et techniques, nous conduit, par la manière même dont nous produisons cette revue, à récuser d'emblée ces oppositions.

Ce qui vaut pour la fabrication des objets s'applique aussi à la production de connaissances scientifiques. Relire et sélectionner des articles, les expertiser, les lire, les relire, les mettre en forme, inventer une maquette et la réinventer, autant d'activités qui, à l'heure de la numérisation des outils et de la diffusion des connaissances, supposent de véritables arts de faire collectifs qui se conquièrent, se pratiquent et s'entretiennent collectivement et qui, par leur résistance à d'autres modes de production, se situent du côté de « l'opaque réalité de tactiques locales » (Certeau, 1990, p. 52). Au fond, le travail scientifico-éditorial qui fait vivre *Zilsel* relève moins du savoir-faire du prestidigitateur paré de ses recettes et routines que de celui du funambule, qui reconstruit à chaque situation son équilibre (pour reprendre la distinction de Michel de Certeau). C'est qu'un numéro de revue, contrairement aux apparences, n'est pas un objet en série. Il ne résulte pas de l'application directe d'une formule, de la simple réalisation d'un patron ou de la reproduction mécanique d'un schéma préalable. Notre revue, dans sa pratique la plus ordinaire, fonctionne comme un métier à tisser de la pensée, des hypothèses, des controverses.

La plupart des revues scientifiques, bien sûr, peuvent se revendiquer de ce travail artisanal. Une grande partie d'entre elles, sans doute, assument quelque chose de cette résistance à l'ethos industriel tel qu'il s'est imposé au XIX^e siècle, réservant, par l'affirmation d'une nouvelle hiérarchie des expertises, le monde à venir aux « hommes de science et d'industrie, [aux] ingénieurs distingués », et reléguant le savoir-faire des artisans dans l'ordre dépassé de « la routine », de l'incompétence et de l'obscurantisme (sur la boulangerie : Jarrige, 2009 et 2010). Ce n'est pas par romantisme, ni par goût des oppositions faciles, que nous invoquons ici ce travail passé de dépossession et de disqualification des longs apprentissages du geste et de l'exercice pratique de l'artisanat (voir Coquery *et al.* éd., 2004 ; Carnino *et al.* éd., 2016). C'est que ce dernier, loin d'être faible ou dépassé, est pour nous source possible de sens et de qualité. Mais c'est aussi que les graves transformations qui ont, ces dernières décennies, affecté la production des savoirs savants nécessitent l'affirmation, contre elles, des manières de faire d'une autre sorte.

L'éditeur en passe-plats (industriels)

L'automatisation et la standardisation de l'édition scientifique, qui ont si profondément redéfini nos pratiques collectives, ne sont en effet pas le seul fait de transformations technologiques. La mise en compétition des cher-

cheurs et des institutions de recherche, la course aux publications, la perpétuelle quête de financements, l'emprise de nouveaux modes d'évaluation quantifiés et standardisés des savoirs, le règne des *impact factors* et autres *h-index* (Gingras, 2018), l'assujettissement des financements publics à ces nouveaux fétiches et au courtage des abonnements aux revues (Gingras, 2014; Mirowski, 2018), toutes ces choses, qui dépossèdent les chercheurs du sens de ce qu'ils font, ont bouleversé à la fois le champ de l'édition scientifique et la nature de ce qui s'y fait. On assiste, de ce point de vue, à une triple transformation : individualisation, automatisation des flux et, in fine, disparition d'une certaine forme d'édition. Cette triple transformation s'accompagne d'une multiplication des chercheurs prolétarisés (Collini, 2017), de la nécessité de troquer les savoir-faire scientifiques accumulés pour la maîtrise de compétences bureautiques de pilotage et de management (Dekker, 2015), de l'accélération et la parcellisation aliénante des tâches de recherche (Granger, 2015; Vostal, 2016).

L'actuelle rationalisation de l'édition scientifique, en tant qu'elle ravit ses promoteurs, converge ainsi vers un même système : d'un côté, les ardents défenseurs d'une professionnalisation par la standardisation industrielle, qui souhaitent se débarrasser de ces apories au nom d'une vision idéologique plus ou moins camouflée de l'optimisation des dépenses publiques, de l'efficacité et de la bibliométrie ; de l'autre, les « disrupteurs », souvent bien intentionnés, qui se font une mission de supprimer les intermédiaires pour permettre à chacun de publier plus, plus vite, plus démocratiquement, et, de préférence, gratuitement (Mirowski, 2018). Dans ce paysage restructuré, le fantasme d'une édition scientifique sans édition ni éditeurs (Schiffrin, 2009), où les articles doivent être déposés en ligne, suivant des formats strictement usinés, et où les revues, totalement numérisées, peuvent même sortir les articles au fur et à mesure de leur achèvement, sans aucune unité cohérente (plus de toison, plus de volume, plus de numéro, mais une fluidité sans prises), tout ce dévoiement cher aux plateformes éditoriales et aux managers de la bibliométrie, paraît à portée de clic. Il suffit de songer à la multiplication des « revues prédatrices » (Saint-Martin, 2018), où se trouve aboli tout travail d'évaluation des textes publiés, ou au fonctionnement de mastodontes de l'édition scientifique comme Elsevier – qui, par son système semi-automatisé de publication, l'*electronic manuscript submission system*, déporte sur la machine et sur les auteurs un certain nombre de tâches éditoriales –, pour être convaincu que tout ce dévoiement qui affecte la production scientifique n'a rien d'un scénario fictif et inutilement alarmiste. Or ces transformations ont leurs effets sur les savoirs eux-mêmes. Elles désavantagent les champs intellectuels en marge ou aux frontières, non

rentables, non brevetables, qui luttent parfois pour leur survie, comme les humanités et l'histoire des sciences. En juin 2018, deux *surveys* publiés dans la revue *History of Economic Ideas* ont ainsi entraîné la suppression, par l'entreprise Clarivate chargée d'évaluer des milliers de revues académiques, de l'*impact factor* de deux autres journaux d'histoire de la pensée économique, au motif que ceux-ci bénéficient trop, donc artificiellement, des citations du périodique en question (Davis, 2018). Les algorithmes de classement des revues embarquent ainsi des jugements normatifs sur les pratiques de citation. L'inféodation de la bibliométrie aux impératifs du marché globalisé de la connaissance défavorise les thématiques locales, ainsi que les revues qui font un autre pari que celui de l'anglais.

Qu'elles le veuillent ou non, qu'elles l'assument ou pas, les revues scientifiques qui voient le jour aujourd'hui sont prises dans ces contraintes pressantes. Leur création, à ce titre, est aussi un acte politique. Autant l'assumer. Indexée, via Cairn, comme une revue scientifique, respectant les règles élémentaires de la vie disciplinaire (évaluation par les pairs, rigueur des citations, formalisme académique), et participant par là au grand jeu de dupes de la bibliométrie et du *publish or perish*, notre revue se caractérise, en pratique et avec un malin plaisir, par un flirt avec les marges du système, au risque parfois de la mise à l'Index. C'est sans doute cette liberté de ton qui, conjugée au plus rigoureux exercice du métier, définit le mieux *Zilsel*. Une liberté qui, loin de n'être qu'un mot creux, est mise en pratique à travers des prises de positions épistémiques et politiques. Le choix de ne pas se soumettre à l'anonymisation des textes soumis à la revue en est une. Elle subvertit les usages institués. « Le jugement des pairs ne serait-il vertueux que lorsqu'il est anonyme ? » disait le premier numéro (Lamy et Saint-Martin, 2017). La pratique a fait son chemin. Elle impose une forme de lecture bienveillante à l'égard d'auteurs ainsi rendus à ce qu'ils sont – c'est-à-dire des auteurs *toujours en devenir* qui acceptent de jouer le jeu d'une collaboration franche – et conserve une salutaire exigence de discussion en bonne intelligence des argumentations. La recherche de formats d'écriture nouveaux (difficiles à estampiller et à classer par les algorithmes – et par certains collègues) en est aussi la manifestation. La place qu'occupe dans la revue la discussion des travaux scientifiques produits et la façon dont ils sont produits, ainsi que le choix fréquent de l'explicitation des oppositions plutôt que celui du contournement poli disent l'esprit qui nous anime et l'engagement de la revue dans la défense du travail scientifique conçu comme activité à la fois critique et collective. L'humour, lui, irrépensible et qui se lit dans le choix des titres donnés aux articles, et dont l'exercice se prolonge et s'enracine dans les réunions de la rédaction, dit combien nous sommes attachés

aussi à ne pas nous prendre au sérieux. L'expérience du *blogging* scientifique, via le *Carnet Zinsel* dont la revue est en partie issue, a contribué à donner ce ton (Lamy et Saint-Martin, 2014).

Dire que la revue ne s'interdit rien est encore trop peu dire. En débordant certaines règles, en les tordant pour faire apparaître ce qu'elles ont de stérilisant, en produisant des textes d'une longueur ailleurs mal acceptée, il se peut que nos écarts viennent parfois heurter la lecture. Ils sont une nécessité, pourtant. L'expérimentation scientifique et celle éditoriale sont sans doute à ce prix.

Cuisine et indépendance

Formuler les principes de fonctionnement d'une revue est chose trompeuse. Pas seulement parce qu'ils restent éloignés du travail éditorial tel qu'il se pratique, mais surtout parce qu'ils laissent croire qu'il y aurait deux sortes d'activité dans une revue : l'une relevant de la théorie du travail éditorial et l'autre de sa mise en œuvre. La réalité du travail collectif, tel qu'il se déploie au sein de *Zinsel* et ailleurs, dit tout autre chose. C'est probablement dans ce qui est tenu pour le « sale boulot », au sens d'Everett C. Hughes, ou dans ces pratiques ancillaires qu'il serait préférable de cacher ou de taire – et que les promesses d'autonomisation ou d'ubérisation de l'édition tiennent si volontiers pour désuètes et dépassées – que se trouvent sans doute le cœur de la revue et l'ambition de ce qu'elle fait. En l'état des luttes symboliques qui se livrent aujourd'hui autour des manières de travailler, faut-il voir dans cet aveu une autocélébration par la défense collective du « vrai boulot » (Bidet, 2011) que constituerait l'engagement, exigeant et toujours un peu « pur », dans le travail éditorial ?

Dans le cas de *Zinsel*, ce serait oublier deux choses. D'une part, le travail que promeut une revue n'est pas le seul fait de celle-là. Les éditeurs, publics ou indépendants, sont les premiers à mettre la main dans le cambouis. Le nôtre, les éditions du Croquant, éditeur fondé en 2003 et coopérative qui appartient à ses auteurs, garantit une indépendance financière et une autonomie de fonctionnement. L'écosystème de l'édition critique indépendante est certes fragile (Noël, 2012), mais au moins offre-t-il la possibilité matérielle d'expérimenter, ne serait-ce qu'à travers le format et la maquette. S'agissant d'autre part de l'étiquette « artisanale », elle est loin d'être une formulation ennoblissante que pourraient tout aussi bien se donner des revues installées et soumises à l'injonction du produit bien léché et à l'absence de coutures comme signes évidents et reconnaissables de l'excellence. Il se

trouve au contraire qu'elle décrit très exactement la façon dont s'effectue le travail éditorial au sein de la revue.

Revendiquer la réalisation artisanale d'une revue et la nécessité de maintenir une certaine dose de cuisine et de bricolage au sein de cet univers éditorial n'est donc pas une velléité passéiste et nostalgique, mais bien plutôt l'expression concrète d'une réalité souvent tue parce que jugée à tort peu reluisante : en vérité, c'est en cuisine que l'on mijote les meilleurs plats, et c'est en cuisinant que l'on en vient à maîtriser ses ustensiles, à découvrir des recettes inédites, à bricoler et improviser à plusieurs, et in fine à produire du sens. *Faire avec*, au sens noble de l'expression, est au cœur du travail d'une revue : faire avec les membres du comité de rédaction, faire avec les idées qui en sortent, faire avec les auteur-e-s qui acceptent d'écrire, et faire aussi, avec les lecteurs et les lectrices...

Cette revendication de l'artisanat, du travail en coulisses – qui manifeste d'autant mieux son efficacité qu'on le remarque à peine dans le résultat final – et de la nécessité du bricolage dans la production académique fait écho à la nature même de notre positionnement théorique et disciplinaire : promouvoir l'ouverture de controverses et de fronts de discussion – parfois houleux mais c'est le jeu –, rester fidèle à la pratique scientifique passée, présente et à venir. Car à l'inverse de ce que met en scène la majorité des manuels de science scolaires, les activités scientifiques ne sont pas ce long fleuve tranquille qui progresserait sur le droit chemin de la vérité révélée ; elles se déploient plutôt sur les décombres de controverses et de luttes d'autorité épistémique d'hier, souvent d'autant plus vives que ces mêmes activités visent une vérité scientifique engageante, qu'il s'agit d'établir selon des méthodes appropriées (Bourdieu, 2018 ; Raynaud, 2018). *Zinsel*, c'est donc le jeu collectif d'une production intellectuelle qui récuse la linéarité au profit de la complexité et qui privilégie l'ouverture à la fermeture, le début plutôt qu'une fin. Cette ouverture et ce décroisement s'expriment à plusieurs niveaux. D'abord, à travers les traductions de textes en français. Contre le réflexe qui consiste à traduire du français à l'anglais pour servir la cause d'une internationalisation en trompe-l'œil – l'international, ce serait l'anglais étasunien –, nous avons fait le choix politique d'éditer une revue francophone. Les études sociales des sciences et techniques étant massivement véhiculées par l'anglais, ce n'est pas anecdotique. Nous nous ouvrons également aux sciences sociales et aux humanités perdues dans les limbes de l'histoire des idées. L'exhumation de pièces oubliées ou méconnues est la moindre des politesses envers des savantes et savants aujourd'hui peu visibles mais dont les œuvres peuvent constituer des socles des recherches présentes. Le cas d'Edgar Zinsel, philosophe, historien et sociologue à la

marge de l'histoire des idées, est emblématique (Zisel, 2018), tellement d'ailleurs que nous nous sommes placés sous son autorité savante. Enfin, notre souci de l'ouverture et de la restitution des acquis de nos disciplines se traduit sous la forme d'entretiens réalisés en compagnie de chercheuses et chercheurs dont nous apprécions d'autant plus les recherches qu'elles servent sur les établis. Dans ces engagements, c'est autant l'intérêt pour la connaissance qui prime que le principe de plaisir. Une autre fonction que nous assumons est la défense d'analyses qui savent entrer dans la confrontation et la friction quand c'est nécessaire ; c'est pour nous l'espoir d'aider les lectrices et les lecteurs à se construire un répertoire critique alors que prospère le marché des charlatans et de la *junk science*.

L'artisanat se mesure aussi au travail sur les textes, hélas trop souvent perçu comme ingrat ou invisible (Le Lay, 2014). *L'editing* est une composante essentielle de la recherche, ce que se plaisait à rappeler notamment Robert K. Merton, éditeur scientifique militant qui occupait ses journées à relire les autres. Cette activité n'est plus solitaire depuis que les outils d'écriture collaborative ont permis d'expérimenter des formats et de synchroniser les contributions à distance et en temps réel. Le présent texte, et c'est pourquoi il ne pouvait ne pas être signé par chacun des membres de la rédaction, a été rédigé de la sorte, par alternance entre les brainstormings sans queue ni tête et les échanges médiés par courrier électronique ou *chat*. Ces outils sont combinés au savoir-faire plus classique qui consiste à fabriquer des livres. Outre les contraintes liées à l'édition d'une revue, la décision d'*imprimer* sur papier est avant tout une réaffirmation de la pertinence d'une combinaison des formats papier et électronique, chacun déterminant un circuit de diffusion qui lui est propre : d'un côté, les librairies pour les ventes à la pièce ou par abonnement, de l'autre les plateformes de diffusion numérique (Cairn, OpenEdition, etc.). Préserver l'impression sur papier est néanmoins lourde de conséquences pratiques. En rupture par rapport à l'injonction à la dématérialisation totale – qui n'en est pas vraiment une, car il faudra bien des infrastructures pour conserver tout ce savoir... (Carnino et Marquet, 2018) – qui transforme les revues en sites, la rédaction a fait le choix de conserver un ancrage matériel traditionnel. C'est ainsi que nous avons conçu un format atypique, à l'intersection du livre et de la revue : un « livrevue ». Ce dernier format est avantageux, car la revue se retrouve placée sur les tables et les rayons livres des librairies, qui proposent de moins en moins de revues de sciences humaines et sociales. Le *design* graphique de *Zisel*, initialement conçu par Alain Oriot, puis refondu par Sébastien Marchal, tranche volontairement avec l'austérité visuelle de ses homologues. Images parfois déconcertantes, références

cryptées entre les lignes, jeux de mots plus ou moins heureux : *Zitsel* joue avec l'effet et avec l'affect.

Ce serait présomptueux de laisser penser que nous sommes partis de zéro. Nos improvisations s'inscrivent dans un faisceau d'expériences éditoriales passées ou présentes. Dans les années 1970, les *Actes de la recherche en sciences sociales* dirigés par Pierre Bourdieu ont brisé les codes empoussiérés de l'édition des revues (Boltanski, 2008) : illustrations nombreuses, découpages des articles, typographies variées, longueur des articles très diverse. La revue *Culture technique*, dans les années 1980, par ses nombreuses traductions de textes anglo-étasuniens et par la luxuriance des images articulées aux textes, a également contribué à renouveler le format des revues. Et l'on n'en finirait pas d'énumérer les tentatives réussies de l'édition indépendante qui, depuis une vingtaine d'années, nous ont, d'une manière ou d'une autre, influencés : le graphisme des Prairies ordinaires, l'intransigeance éditoriale de La Fabrique, la rigueur d'Agone, l'élégance typographique d'Allia, etc. tout cela a compté et continue de compter pour nous. Il ne s'agit pas, en référant à ces productions éditoriales, de revendiquer une parenté ou une lignée, mais simplement de signaler une commune exigence de maîtriser les conditions de production de nos objets. Si la quête d'autonomie savante, qui doit constamment s'adapter à de nouveaux fronts, peut parfois paraître abstraite, la réalisation au quotidien d'une revue permet d'incarner les règles d'une réflexivité critique toujours en mouvement. Car il faut lier, en un même élan, l'évaluation ouverte d'un article, le respect des normes éditoriales, le choix des illustrations et l'impératif calendaire qui précède (de peu, bien souvent) l'impression. L'ethos scientifique s'éprouve donc d'abord *en pratique*.

La revue *Zitsel* est donc l'espace et le résultat d'une collaboration artisanale. Les flux débordent, les relectures croisées sont parfois difficiles, les bons à tirer peuvent être attendus avec angoisse, mais il n'en reste pas moins que ce choix de ne rien céder à la grande industrie éditoriale nous donne une incroyable liberté de mouvement : nous ne sommes ni prisonniers d'un format, ni enchaînés à une technologie. Nous usons et abusons des marges de manœuvre que nous nous donnons en connaissance de cause. Cette stratégie n'est pas originale, c'est simplement que nous l'assumons fièrement et en tirons toutes les conséquences en termes de politique de la connaissance et de régulation des communautés de savoirs attachées aux valeurs d'autonomie, de désintéressement et de progrès de et par la raison. Dans l'équipe, nous sommes plusieurs à contribuer à d'autres comités de rédaction ou à des maisons d'édition indépendantes où l'artisanat éditorial est une réalité

et le sens visé d'une autodétermination intellectuelle et politique. Il ne tient qu'à nous d'inverser le stigmate : de nous réapproprier les outils de travail, revus et corrigés pour la cause de la connaissance.

Bibliographie

- BIDET Alexandra, 2011, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot?*, Paris, Presses universitaires de France.
- BOLTANSKI LUC, 2008, *Rendre la réalité inacceptable. À propos de « La production de l'idéologie dominante »*, Paris, Demopolis.
- BOURDIEU Pierre, 2018, « L'histoire singulière de la raison scientifique », *Zilsel*, n° 4, p. 281-317.
- CARNINO Guillaume et MARQUET Clément, 2018, « Les *datacenters* enfoncent le *cloud* : enjeux politiques et impacts environnementaux d'internet », *Zilsel*, n° 3, p. 19-62.
- CARNINO Guillaume, HILAIRE-PÉREZ Liliane et KOBILJSKI Aleksandra éd., 2016, *Histoire des techniques. Mondes, sociétés, cultures (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Presses universitaires de France.
- CERTEAU Michel (DE), 1990, *L'invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- COLLINI Stefan, 2017, *Speaking of Universities*, Londres, Verso.
- COQUERY Natacha, HILAIRE-PÉREZ Liliane, SALLMANN Line et VERNA Catherine éd., 2004, *Artisans, industrie. Nouvelles révolutions du Moyen Âge à nos jours*, Lyon, ENS Éditions.
- DAVIS Phil, 2018, « Impact factor denied to 20 journals for self-citation, stacking » [en ligne], *The Scholarly Kitchen*, 27 juin, [URL : <https://scholarlykitchen.sspnet.org/2018/06/27/impact-factor-denied-20-journals-self-citation-stacking/>], consulté le 3 juillet 2018.
- DEKKER Rudolf, 2015, *The Road to Excellent Ruin : Dutch Universities, Past, Present and Future*, Amsterdam, Panchaud.
- GINGRAS Yves, 2014, *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie*, Paris, Raisons d'agir.
- 2018, « Les transformations de la production du savoir : de l'unité de connaissance à l'unité comptable », *Zilsel*, n° 4, p. 139-151.
- GRANGER Christophe, 2015, *La destruction de l'université française*, Paris, La Fabrique.
- JARRIGE François, 2009, *Au temps des « tueuses de bras ». Briseurs de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- 2010, « Le travail de la routine : autour d'une controverse sociotechnique dans la boulangerie française du XIX^e siècle », *Annales HSS*, vol. 65, n° 3, p. 645-677.
- LAMY Jérôme et SAINT-MARTIN Arnaud, 2014, « Devenir carnetiers ? Premier retour d'expérience » [en ligne], *Devenir historien-ne*, 15 mai, [URL : <https://devhist.hypotheses.org/2514>], consulté le 6 juillet 2018.
- 2017, « Ceci n'est (toujours) pas un manifeste », *Zilsel*, n° 1, p. 7-21.
- LE LAY Stéphane, 2014, « La "production scientifique" au prisme du travail des secrétaires de rédaction des revues académiques. Quelques remarques à propos de la division du travail dans la recherche » [en ligne], *Interrogations?*, n° 18, [URL : <http://www.revue-interrogations.org/La-production-scientifique-au/>], consulté le 4 juillet 2018.

- MIROWSKI Philip, 2018, « Hell is truth seen too late », *Zilsel*, n° 3, p. 147-180.
- NOËL Sophie, 2012, « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : le cas de l'édition indépendante "critique" », *Revue française de socio-économie*, n° 10, p. 73-92.
- POITRINEAU Abel, 1997, *Ils travaillaient la France. Métiers et mentalités du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- RAYNAUD Dominique, 2018, *Sociologie des controverses scientifiques*, Paris, Éditions matérialogiques.
- SAINT-MARTIN Arnaud, 2018, « L'édition scientifique "piratée". Passage en revue et esquisse de problématisation », *Zilsel*, n° 4, p. 179-201.
- SCHIFFRIN André, 2009, *L'édition sans éditeurs*, Paris, La Fabrique.
- VOSTAL Filip, 2016, *Accelerating Academia : The Changing Structure of Academic Time*, Londres, Routledge.
- ZILSEL Edgar, 2018, « Les racines sociologiques de la science », *Zilsel*, n° 3, p. 288-309.